

LETTRES D'UN VOYAGEUR (1834-1837)

Ont participé à cet atelier :

Martine AUBERT, Michel DHERBOMEZ, Claudine FOURNIER, Danièle LE CHEVALIER, Catherine SALMOCHI, Pierrette TERRIÈRE.

Le texte est celui de l'édition de 1857, troisième édition en volumes ; la *Préface* de George Sand paraît en 1843, dans l'édition Perrotin.

Le recueil est composé de douze lettres, toutes adressées à des hommes (amants ou amis, la dernière à un critique).

A la fin de son Introduction à son édition des *Lettres d'un voyageur* (Garnier-Flammarion, 1971), édition qui sert ici de référence, Henri BONNET se demande si « le monde original de George Sand, tel que le créent les *Lettres* » touche encore le lecteur. Les lecteurs de l'Atelier, en 2016, répondent par l'affirmative, pour différentes raisons : certains ont été plus sensibles aux descriptions ou aux portraits, étant désireux de remettre leurs pas dans ceux du voyageur ; d'autres ont été touchés par la sincérité de l'expérience existentielle dont ce livre est le reflet ; enfin, l'analyse par « le poète » de l'expérience créatrice, avec ses déceptions et ses enthousiasmes, est d'un grand intérêt pour les amateurs de littérature.

Sommaire

UN AUTO PORTRAIT	2
LE SPLEEN	3
L'INSTINCT MATERNEL ET LES DOUTES SUR L'ÉDUCATION	5
LES LIVRES.....	7
LA CRÉATION ARTISTIQUE	7
L'ENGAGEMENT POLITIQUE	8
LE VOYAGE.....	10
L'AMITIÉ.....	12
LA BEAUTÉ DU MONDE	13
LA MUSIQUE	15
LA RELIGION	18



UN AUTO PORTRAIT

Comme Montaigne dans l'avant-propos des *Essais*, George Sand aurait pu écrire « Je suis moi-même la matière de mon livre ». Mais ce « moi » qui dit « je » est ici déguisé, costumé, changeant. Il est toujours un homme cependant, et cela a gêné certains lecteurs qui auraient préféré la parole ouvertement féminine, en particulier lorsque le décryptage conduisait à lire « amant » à la place d'« ami », ou « mère » à la place de « père ». Dans la *Préface*, elle dit avoir fait parler ce moi « *tantôt comme un écolier vagabond, tantôt comme un vieux oncle podagre, tantôt comme un jeune soldat impatient* ». C'est que le costume lui importe peu, il s'agit de peindre son âme, de livrer son « *cœur sanglant à l'expérimentation psychologique* » dans le but d'aider ceux qui connaîtraient les mêmes tourments à méditer son exemple et à trouver un sens à leur vie. « *Mon âme, j'en suis certain, a servi de miroir à la plupart de ceux qui y ont jeté les yeux* », écrit-elle dans la *Préface*, en avouant n'avoir pas voulu changer ce qui était dix ans plus tôt l'expression naïve et spontanée des émotions de sa jeunesse. Il s'agit donc bien de la transmission d'une expérience de vie.

C'est dans un miroir que le jeune voyageur va découvrir ce qu'il est devenu et analyser la maladie de son âme, le spleen. Il est seul, il visite les trois grottes d'Oliero, d'« *une merveilleuse beauté* ». La troisième retient plus particulièrement son attention :

« *Contempler ce pic terrible, du fond de la grotte, au bord de la source, les pieds sur un tapis de violettes, entre la fraîcheur souterraine du rocher et l'air chaud du vallon, c'est un bien-être, c'est une joie que j'aurais voulu me retirer pour te l'envoyer.*

Des roches éparses dans l'eau s'avancent jusqu'au milieu de la grotte. je parvins à la dernière et me penchai sur ce miroir de la source, transparent et immobile comme un bloc d'émeraude. Je vis au fond une figure pâle dont le calme me fit peur. J'essayai de lui sourire, et elle me rendit mon sourire avec tant de froideur et d'amertume, que les larmes me vinrent aux yeux, et que je me relevai pour ne plus la voir. Je restai debout sur la roche. Il me sembla que, moi aussi, je me pétrifiais ». (I, 56)

Manifestement, le jeune voyageur est surpris par cette image de mort. Il est devenu un autre, il a vieilli. Une longue métaphore filée, fragment d'un livre qu'il a lu, illustre ensuite l'idée de l'universelle destruction. Cette notion de vanité des choses humaines, de petitesse de l'homme et de ses passions est reprise plusieurs fois dans les *Lettres*, parfois à partir de la simple observation des animaux, ce qui ne l'empêche pas d'être poignante, malgré l'étonnement que peut produire le relevé d'une telle image comme illustration de la leçon des *Lettres* :

« *Je vis passer dans l'eau une dorade qui s'élançait sur une sépia, et, curieux de voir la singulière défense de ce pauvre animal informe contre l'agile nageur, je me penchai sur la grève. Je vis alors le calamajo, l'encrier, c'est ainsi qu'on appelle ici cette espèce de sépia, lancer son encre à la figure de l'ennemi, qui fit une grimace de dégoût et s'éloigna fort désappointé. Le calamajo fit à sa manière quelques gambades agréables sur le sable ; mais ce divertissement ne fut pas de longue durée. La dorade revint traîtreusement, et, par-derrière, le saisit et l'emporta au fond de l'eau avant qu'il eût songé à se servir de son ingénieux stratagème.* » Conclusion : « *Rien ne peut donc subsister* ». (III, 108)

« Vacations farcesques » de Montaigne, « divertissement » de Pascal, « vanité des vanités » de Bossuet, il ne manque pas de philosophes pour décourager les hommes de toute action, de tout engagement. Le voyageur explique par une belle métaphore l'une des *Pensées* de Pascal qui lui paraît particulièrement désolante parce qu'elle incite au doute sur tout :

« Je ne sais pas bien ce que Pascal entendait par ces « pensées de derrière » qu'il se réservait pour répondre aux objections polémiques ou pour nier en secret ce qu'il feignait d'accepter en face. C'était sans doute le jésuitisme de l'intelligence, forcée de plier au devoir, mais se révoltant malgré elle contre l'arrêt absurde. Pour moi, je trouve le mot terrible. On l'a trouvé non seulement dans son recueil de pensées, mais encore écrit sur un petit morceau de papier et conçu ainsi : « Et moi aussi, j'aurai mes idées de derrière la tête ». O parole lugubre, sortie d'un cœur désolé ! Hélas ! Il est des jours où le cerveau humain est comme un double miroir dont une glace renvoie à l'autre le revers des objets qu'elle a reçus de face. C'est alors que toutes les choses, et tous les hommes, et toutes les paroles ont leur envers inévitable, et qu'il n'est pas une jouissance, une caresse, une idée reçue au front qui n'ait son repoussoir agissant comme un ressort de fer au cervelet. C'est une puissance fatale et maladive, sois-en sûr. [...] Et tout cela est mortellement triste, la vie n'est supportable qu'autant qu'on oublie ces vérités noires, et il n'est d'affections possibles que celles où les pensées de derrière ne viennent pas mettre le nez. » (V, 152,153).

L'ensemble des *Lettres d'un voyageur* peut être considéré comme l'expression d'un doute sur toutes les solutions possibles pour échapper au désespoir et à la tentation du suicide évoquée dans les lettres aux amis berrichons. D'où les perpétuelles lignes de tension qui traversent tout le recueil. Comment ne pas être touché par ce cri de douleur adressé à son ami, le Malgache : « *j'ai le spleen, j'ai le désespoir dans l'âme, Malgache. Je me suis dit tout ce que je pouvais et devais me dire, j'ai essayé de me rattacher à tout ; je ne puis pas vivre, je ne le puis pas. Je viens dire adieu à mon pays, à mes amis.* » (IV, 122) Au moment où il écrit ces lignes, le voyageur a vu Venise, au printemps et en été, et il est revenu chez lui. Il traverse alors une très grave crise dépressive.

LE SPLEEN

C'est une maladie psychique (IV, 123) qui touche certaines « constitutions » et qui se déclenche quand on a perdu l'estime de soi, quand on a un sentiment d'amertume en se rendant compte que l'on a raté sa vie, que l'on n'a plus la possibilité de revenir en arrière (V,161), que c'est trop tard (IV, 126).

Pour le voyageur, elle est produite par un double échec amoureux : celui de son mariage et celui d'une liaison passionnée (celle de Sand avec Musset).

Le thème du mariage est évoqué à plusieurs reprises dans *Les Lettres d'un voyageur*. Ainsi, dans la lettre IX :

« *J'étais fait pour aimer. C'est le malheur de ma destinée, c'est la haine d'autrui qui m'ont fait voyageur et artiste. Moi, je voulais vivre de la vie humaine ; j'avais un cœur, on me l'a arraché violemment de la poitrine. On ne m'a laissé qu'une tête pleine de bruit et de douleur, d'affreux souvenirs, d'images de deuil, de scènes d'outrages ...* » (257)

La lettre XII est une défense contre les critiques qui ont pensé que le voyageur attaquait l'institution du mariage alors qu'il dénonçait les inégalités en droit entre l'homme et la femme. En fait, le mariage d'amour reste son idéal. Vivre, c'est aimer. Quand il observe les couples de ses amis, il exprime sa peur de la vieillesse solitaire :

« Ils sont unis par l'amour ou par l'exclusive amitié de l'hyménée, ces hommes et ces femmes que le sourire n'abandonne jamais. Et moi, vieux, je suis comme toi, je ne suis l'autre moitié de personne. Il m'importe peu de vieillir, il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, ou, si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. » (V, 155)

Quant aux « funestes amours », ils sont à la fois désirés et détestés. Les passions avilissent l'être qui les éprouve, elles l'empêchent d'agir dans le sens de la charité, de la bonté, et elles lui cachent la beauté du monde :

« [...] j'ai été détourné de ma route, emmené prisonnier par une passion dont je ne me méfiais pas et que je croyais noble et sainte. [...] Oui, j'ai été esclave ; plains-moi, homme libre, et ne t'étonne pas aujourd'hui de voir que je ne peux plus soupirer qu'après les voyages, le grand air, les grands bois et la solitude. Oui, j'ai été esclave, et l'esclavage, je puis te le dire par expérience, avilit l'homme et le dégrade. Il le jette dans la démence et dans la perversité ; il le rend méchant, menteur, vindicatif, amer, plus détestable vingt fois que le tyran qui l'opprime ; c'est ce qui m'est arrivé, et, dans la haine que j'avais conçue contre moi-même, j'ai désiré la mort avec rage, tous les jours de mon abjection. » (VI, 175)

Après ces crises, quand le jeune voyageur se mue en « vieux oncle podagre », il se console en observant la nature :

« Aimer ces choses, pleurer l'automne qui s'en va, saluer le printemps à son retour, compter les dernières ou les premières fleurs des arbres, attirer les moineaux sur ma fenêtre, c'est tout ce qui me reste d'une vie qui fut pleine et brûlante. [...] Il fut un temps où je ne regardais ni le ciel ni les fleurs, où je ne m'inquiétais pas de l'absence du soleil et ne plaignais pas les moineaux transis sur leur branche. A genoux devant l'autel où brûlait le feu sacré, j'y versais tous les parfums de mon cœur. Tout ce que Dieu a donné à l'homme de force et de jeunesse, d'aspiration et d'enivrement, je le consumais et le rallumais sans cesse à cette flamme qu'un autre amour attisait ». (V, 161)

Et le voyageur décide alors de se consacrer à l'observation et à l'écriture : « Je ne vivrai plus, je verrai et j'expliquerai » (V, 161). Ce détachement, cette distance dans l'observation, il se les applique constamment à lui-même, n'hésitant pas à se présenter comme un personnage parfois ridicule. Les lecteurs ne peuvent douter un instant de la gravité de la crise qu'a traversée le voyageur. L'impossibilité de vivre et la tentation du suicide ont été réelles. Mais la sincérité de l'aveu n'empêche pas le voyageur d'analyser sa lâcheté devant la mort, et de débusquer, par l'ironie, l'amour-propre caché derrière ces attitudes à la mode à l'époque romantique.

Le spleen, par exemple :

« L'ennui est une langueur de l'âme, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs. [...]. Mais du moment qu'on le poétise, il devient touchant, mélancolique, et sied fort bien, soit au visage, soit au discours. Pour cela, il faut tout bonnement s'y abandonner. La recette est simple : -- se vêtir convenablement, selon la saison ; avoir de très bonnes pantoufles, un excellent feu en hiver, un hamac léger en été, un bon cheval au printemps, à l'automne un carré de jardin sablé et planté de renonculiers. Avec cela, ayez un livre à la main, un cigare à la bouche ; lisez une ligne environ par heure, à laquelle vous penserez huit ou dix minutes au plus, afin de ne pas vous laisser envahir par une idée fixe. Le reste du temps, rêvez, mais en ayant soin de changer de place, ou de pipe, ou d'attitude de tête ou de direction de regards. » (V, 152)

Ou la tentation du suicide :

« On fait son testament, on songe à tout, on brûle certaines lettres, on en recommande d'autres à ses amis, on fait des adieux solennels, on s'estime, on s'admire, et on s'aime soi-même. Voilà le pire ; on se réconcilie avec soi, on se rend sa propre estime, et l'affection revient avec une admirable bonté se placer entre le soi héroïque et le soi expiatoire. [...] Puis vient un ami qui sourit de votre dessein, mais qui feint, pour peu qu'il soit délicat et bon, d'en être épouvanté et de vous arracher l'arme meurtrière ; ce qui, en vérité, n'est pas difficile ... » (V, 150)

On retrouve constamment dans *Les lettres d'un voyageur* cette double appréhension des sentiments : le cri du coeur et la distance critique ou ironique. Elle est appliquée à toutes les « solutions » proposées par les amis pour reprendre goût à la vie.

L'INSTINCT MATERNEL ET LES DOUTES SUR L'ÉDUCATION

Dans la lettre IV, adressée à Néraud, le voyageur reconnaît la justesse de cet argument contre le suicide : le voyageur n'est pas seul, ses enfants ont besoin de lui.

« Tu me dis que l'instinct me retiendra auprès de mes enfants : tu as raison peut-être ; c'est le mot le plus vrai que j'aie entendu. Cet instinct, je le sens si profondément que je l'ai maudit comme une chaîne indestructible ; souvent aussi je l'ai béni en pressant sur mon coeur ces deux petites créatures innocentes de tous mes maux ». (123)

La lettre X contient un portrait émouvant de ses deux enfants. Le voyageur y dit son admiration pour la beauté et le caractère de Solange, alors âgée de huit ans, et pour la sensibilité et la bonté de Maurice, qui a cinq ans de plus. Admiration de la mère qui croit en l'avenir de ses enfants, en particulier celui de Solange. La lettre IX établit un lien fort entre ce que la jeune Aurore a connu dans son enfance et ce qu'elle éprouve pour ses propres enfants : elle s'adresse à l'âme de sa grand-mère qu'elle appelle à son secours alors qu'elle n'a plus le droit de revenir dans sa maison de Nohant :

« Toi qui m'as appris, pour mon éternel regret, pour mon éternelle solitude, ce que c'est qu'un amour inépuisable, absolu, indestructible ... Grand Dieu ! vous savez qu'elle me l'a enseigné, cet amour passionné de la progéniture, ne permettez pas qu'on m'arrache à mes enfants, ils sont trop jeunes pour supporter ce que j'ai souffert en la perdant. » (259)

Aucun doute donc sur son amour pour ses enfants, bien qu'elle les ait laissés pendant plusieurs mois pour partir avec Musset. Il n'en va pas de même en ce qui concerne leur éducation. Le voyageur veut en faire des êtres libres, mais il est conscient qu'il ne les élèvera pas seul, que des « ennemis » parleront contre lui et que ses propres enfants lui adresseront peut-être des reproches un jour :

« Eh ! si du moins je pouvais élever mes enfants dans ces idées, me flatter de l'espoir que ces êtres formés de mon sang, ne seront pas des animaux marchant sous le joug, ni des mannequins obéissant à tous les fils du préjugé et des conventions, mais bien des créatures intelligentes, généreuses, indomptables dans leur fierté, dévouées dans leurs affections jusqu'au martyre ; si je pouvais faire d'eux un homme et une femme selon la pensée de Dieu ! Mais cela ne se pourra point. Mes enfants, condamnés à marcher dans la fange des chemins battus, environnés des influences contraires, avertis à chaque pas, par ceux qui me combattent, de se méfier de moi et de ce qu'on appelle des rêves, spectateurs eux-mêmes de ma souffrance au milieu de cette lutte éternelle, de mon coeur ulcéré, de mes genoux brisés à chaque pas sur les obstacles de la vie réelle ; mes pauvres enfants, ma chair et mon âme, se retourneront peut-être pour me dire : -- Vous nous égarez, vous voulez nous perdre avec vous ! N'êtes-vous pas infortuné, rebuté, calomnié ? Qu'avez-vous rapporté de ces luttes inégales, de

ces duels fanfarons avec la coutume et la croyance ? Laissez-nous faire comme les autres ; laissez-nous recueillir les avantages de ce monde facile et tolérant ; laissez-nous commettre ces mille petites lâchetés qui achètent le repos et le bien-être parmi les hommes. Ne nous parlez plus de vertus austères et inconnues, qu'on appelle folie, et qui ne mènent qu'à l'isolement ou au suicide. » (IV, 132-133)

Deux ans plus tard, dans la lettre X, le voyageur avoue la difficulté qu'il éprouve à préparer ses enfants à la vie en société :

« Eternel souci, éternelle joie de la vie, adulateurs despotiques, âpres aux moindres jouissances, habiles à se les procurer, soit par l'obsession, soit par l'opiniâtreté ; égoïstes avec candeur, instinctivement pénétrés de leur trop légitime indépendance, les enfants sont nos maîtres, quelque fermeté que nous feignons vis-à-vis d'eux. Entre les plus fougueux et les plus incommodes les miens se distinguent, malgré leur bonté naturelle ; et j'avoue que je ne sais aucune manière de les plier à la forme sociale avant que la société leur fasse sentir ses angles de marbre et ses herses de fer. J'ai beau chercher quelle bonne raison on peut donner à un esprit sortant de la main de Dieu et jouissant de sa libre droiture pour l'astreindre à tant d'inutiles et folles servitudes. A moins d'habitude que je n'ai pas et d'un charlanisme que je ne peux ni ne veux avoir, je ne comprends pas comment j'oserais exiger que mes enfants reconnussent la prétendue nécessité de nos ridicules entraves. Je n'ai donc qu'un moyen ; l'autorité : et je l'emploie quand il faut, c'est-à-dire fort rarement ; c'est un moyen que je ne conseille à personne d'essayer s'il n'a les moyens de se faire aimer autant que craindre. » (X,280-281)

LES LIVRES

C'est dans la lettre VII, à Franz Liszt, que le voyageur développe ses idées sur la lecture, dans un brillant exercice d'admiration pour l'œuvre de Lavater. Il y revient sur l'enthousiasme provoqué par ses lectures d'adolescent ainsi que sur son admiration inconditionnelle pour les Anciens :

« [...] je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe a développé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures ; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance ». (IV,206)

« Ami, conseil, consolateur éloquent et calme », tels sont les épithètes attribués au livre pendant sa jeunesse. Mais il semble que le voyageur ait oublié ce qu'il éprouvait pendant la crise dépressive qu'il analyse dans les lettres aux amis berrichons. Le voyageur lit trois livres à cette époque : *L'Eucharistie* de l'abbé Gerbet ; *Réflexions sur le suicide* de Mme de Staël, *Vie de Victor Alfieri*, par Victor Alfieri. Manifestement, ces trois lectures l'ont intéressé mais il n'y a pas trouvé la consolation de ses propres maux. Et il conclut : *« Pour me résumer, je veux te dire que la lecture me fait beaucoup plus de mal que de bien. Je veux m'en sevrer au plus vite. Elle empire mon incertitude sur toute vérité, mon découragement de tout avenir. »* (IV, 139) Les solutions proposées par ces écrivains ne peuvent convenir au voyageur, il doit trouver seul les siennes pour donner un sens à sa vie.

Refus des livres qui lui font la morale, recherche de ceux qui parlent au cœur. Mais ceux-ci ont aussi leur défaut : ils prouvent le contraire de ce qu'ils voulaient montrer, le contraire de leur « moralité ». Le voyageur prend pour exemples *Manon Lescaut* et *La Nouvelle Héloïse*. En dénonçant les désordres auxquels peut mener la passion, ils la rendent désirable à la plupart de leurs lecteurs.

LA CRÉATION ARTISTIQUE

Pour expliquer les difficultés inhérentes à toute création artistique, le voyageur décrit longuement la façon de travailler de Benvenuto Cellini à la fin de sa vie d'artiste. C'est une longue métaphore pour expliquer le désordre apparent et l'incomplétude de certaines de ses créations littéraires :

« On m'a dit qu'il lui arrivait souvent d'entreprendre un vase et d'en dessiner la forme et les proportions avec soin ; mais quand il en était à l'exécution, il lui arrivait de se passionner si singulièrement pour certaine figure ou pour certain feston, qu'il se laissait entraîner à grandir l'une pour la poétiser, et à déplacer l'autre pour lui donner une courbe plus gracieuse. Alors, emporté par l'amour du détail, il oubliait l'oeuvre pour l'ornement, et, s'apercevant trop tard de l'impossibilité de revenir à son premier dessein, au lieu d'une coupe qu'il avait commencée, il produisait un trépied ; au lieu d'une aiguère une lampe ; au lieu d'un Christ, une poignée d'épée. Ainsi, en se contentant lui-même, il mécontentait ceux à qui son travail était destiné. »(XII, 313)

Le voyageur attribue ce besoin de liberté dans la création aux désordres et aux chagrins de la vie de l'artiste, comme s'il avait autre chose à exprimer que ce qu'on l'autorise à dire :

« Tant que Cellini fut dans la force de son génie, cet emportement fut une qualité de plus, chaque oeuvre de sa main fut complète et irréprochable dans son genre, mais quand la persécution, le désordre de sa vie, le cachot, les voyages et la misère l'eurent éprouvé, sa main moins ferme et son

inspiration moins prompte produisirent des ouvrages d'un fini merveilleux dans les détails et d'une maladresse inconcevable dans l'ensemble. La coupe, le trépied, l'aiguère et la poignée d'épée se rencontrèrent dans son cerveau, se firent la guerre, se réunirent, et enfin trouvèrent place tous ensemble dans des compositions sans forme et sans usage, comme sans logique et sans unité. » (XII, 314)

De la même façon, l'écrivain qui met son cœur « à nu » produit des œuvres composites, impossibles à classer. C'est le cas de *Lélia* que le voyageur commente dans un passage de la lettre IV adressé à Rollinat :

« Ce livre, si mauvais et si bon, si vrai et si faux, si sérieux et si railleur, est bien certainement le plus profondément, le plus douloureusement, le plus âcrement senti que cervelle en démence ait jamais produit. C'est pourquoi il est contrefait, mystérieux, et de réussite impossible. Ceux qui ont cru lire un roman ont eu bien raison de le déclarer détestable. Ceux qui ont pris au réel ce que l'allégorie cachait de plus tristement chaste ont eu bien raison de se scandaliser. Ceux qui ont espéré voir un traité de morale et de philosophie ressortir de ces caprices ont fort bien fait de trouver la conclusion absurde et fâcheuse. Ceux-là seuls qui, souffrant des mêmes angoisses, l'ont écouté comme une plainte entrecoupée, mêlée de fièvre, de sanglots, de rires lugubres et de jurements, l'ont fort bien compris, et ceux-là l'aiment sans l'approuver. »(141)

De plus, le voyageur se classe parmi les artistes obligés de gagner leur vie, ceux qui ne peuvent pas prendre leur temps pour parfaire leur œuvre : « *L'encre n'a pas séché sur le papier, qu'il faut livrer le manuscrit sans le revoir, sans y corriger une faute !* » (VI, 193) D'où cette impression d'ouvrages mal composés, hétérogènes, parfois imprécis dans le choix des mots. « *Ce qu'il y a de plus difficile au monde, ce que l'on peut appeler le triomphe et le couronnement de la volonté, c'est de dire ce qu'on veut dire et de faire ce qu'on veut faire.* » (XII, 314) La fin de la lettre XII suggère autre chose, grâce à une citation de Socrate qui termine le livre. Si les œuvres inachevées (elles le sont toutes pour le voyageur, l'écrivain ne délivre qu'une toute petite partie de ce qu'il a en lui) sont tout de même porteuses de vérité, c'est parce que l'auteur y laisse parler quelque chose qui ne dépend ni de sa raison, ni de sa volonté. « *Vous alliez me définir la science, dit Socrate à ses disciples, et vous m'avez défini la musique et la danse ; ce n'est pas là ce que je vous demandais, ce n'est pas là ce que vous vouliez me répondre.* » (XII, 318) Non seulement les artistes n'expriment qu'une partie de ce qu'ils ont en eux, mais encore, en parlant « à côté » de leur sujet, ils développent des idées dont ils n'avaient pas conscience, et que le critique subtil ou le lecteur perspicace saisiront.

L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Depuis son adolescence et probablement son enfance, le voyageur montre un sens précoce de l'équité et de la justice, un désir de pratiquer la miséricorde, comme en témoigne la « *singulière déclaration de [ses] droits de l'homme* », le « *portrait du juste* » écrit à l'âge de seize ans et qu'il recopie entièrement dans la lettre IV, à François Rollinat (134-135). Ce portrait, que le voyageur juge lui-même comme « un innocent mélange d'hérésies et de banalités religieuses » montre néanmoins la précocité de ses réflexions sur les lâchetés et les injustices de la société.

Un peu plus tard, dans la lettre VI, il analyse son amitié pour le Malgache en notant que leurs opinions politiques les ont rapprochés : « *Quoique né dans le camp opposé, j'avais toujours eu l'âme républicaine, et je l'avais d'autant plus alors que j'étais plus jeune et plus illusionnable* » (VI,180). Dans cette même lettre, adressée à Everard (Michel de Bourges), le voyageur confesse que sa

jeunesse n'a pas été exemplaire et il répond aux accusations d' « athéisme social », d'indifférence à ce qui est utile à la société, d'adhésion à un système de non-intervention. (VI,169-170).

La première réponse est une réaction d'orgueil : refus de la soumission, ici d'un garçon plus jeune que le chef, dans la réalité celle d'une femme, jeune aussi, par rapport à un homme : « *Mon orgueil se révolte contre ceux qui ne sont pas plus grands que moi et qui veulent me mettre à leurs pieds* ».

La seconde montre son intérêt pour les systèmes d'idées et son indifférence, voire sa méfiance à l'égard de leur application dans la société. Les excès de 93 sont toujours présents à l'esprit du voyageur, le fanatisme de certains, qui n'hésiteraient pas à l'envoyer à l'échafaud parce qu'il est un artiste, lui fait peur : « *L'autre jour, un des vôtres, c'est à dire un des nôtres, un républicain, déclara presque sérieusement que je méritais la mort* ». (VI,189)

La troisième montre ses doutes sur les réelles motivations des meneurs d'hommes, comme Everard. Tout le début de la lettre VI exprime non pas un doute mais une certitude : l'égalité entre les hommes n'existe pas. Certains sont faits pour commander aux autres. Et ce faisant, c'est le plus souvent la gloire qu'ils cherchent :

« *Car, pour la philanthropie dont vous avez l'humilité de vous vanter, vous autres réformateurs, je vous demande bien pardon, mais je n'y crois pas. La philanthropie fait des sœurs de charité. L'amour de la gloire est autre chose et produit d'autres destinées. Sublime hypocrite, tais-toi là-dessus avec moi : tu te méconnaiss en prenant pour le sentiment du devoir la pente rigoureuse et fatale où t'entraîne l'instinct de ta force. Pour moi, je sais que tu n'es pas de ceux qui observent des devoirs, mais de ceux qui en imposent. Tu n'aimes pas les hommes, tu n'es pas leur frère, car tu n'es pas leur égal. Tu es une exception parmi eux, tu es né roi.* » (VI, 164)

Enfin, il arrive que le peuple choisisse lui-même, par bêtise ou aveuglement, la servitude. Dans la lettre VIII, intitulée *Le prince*, et qui contient le portrait de Talleyrand, on trouve ces lignes désabusées, dans un dialogue rapporté, entre Rollinat et le voyageur :

Rollinat : « *Voici les intendants et les régisseurs qu'on nous donne et à qui l'on confie, sans nous consulter, nos fortunes et nos vies ! Il ne nous est pas permis de réviser leurs actes et d'interroger leurs intentions. De graves mystères s'agitent sur nos têtes, mais si loin et si haut que nos regards ne peuvent y atteindre. Nous servons d'enjeu à des paris inconnus dans les mains de joueurs invisibles : spectres silencieux qui sourient majestueusement en inscrivant nos destinées dans un carnet.*

Le voyageur : « *Et que dis-tu m'écriai-je, de l'imbécilité d'une nation qui supporte cet infâme tripotage et qui laisse signer de son nom, de son honneur et de son sang d'infâmes contrats qu'elle ne connaîtra seulement pas ?* » (239)

Un peu plus loin, le voyageur développe ses idées sur l'inertie du peuple :

« *Je ne me révolte guère contre l'existence inévitable de ces scélérats d'élite à qui la Providence, dans ses secrets desseins, laisse accomplir leur mission sur la terre. La fatalité agit directement sur les hommes remarquables, soit dans le bien, soit dans le mal. Il n'est pas besoin qu'elle s'occupe du vulgaire. Le vulgaire obéit à l'impulsion de ces leviers qu'une main invisible met en mouvement. C'est contre cette classe impotente et stupide, contre cette vase dormante qui se laisse remuer et creuser, produisant tout ce qu'on y plante, sans savoir pourquoi, sans demander quelle racine vénéneuse ou salutaire on enfonce dans ses flancs gras et inertes, c'est contre ces forêts de têtes de chardon que le vent penche et relève à son gré, que je m'indigne, moi qui veux rester dans la foule et qui ne peut supporter son poids, son murmure et son ineptie. C'est contre ces moutons à deux pieds qui*

contemplant les hommes d'Etat dans une lourde stupéfaction, et, s'étonnant de se voir tondre si lestement, se regardent et se disent : « Voilà de fiers hommes ! et que nous voilà bien tondus ! » O butors ! » (241)

Le voyageur se dit « poète », c'est-à-dire, au sens premier du terme, fabricant, créateur de fictions et « le diseur de métaphores ». Il défend les artistes contre les « vandales », « les farouches sectaires » que sont parfois les républicains quand ils pensent que les artistes ne servent à rien ou qu'ils sont des « dissolvants » de la société :

« Le citoyen austère veut supprimer les artistes, comme des superfétations sociales qui concentrent trop de sève ; mais monsieur aime la musique vocale et il fera grâce aux chanteurs. Les peintres trouveront bien, j'espère, une de vos bonnes têtes qui comprendra la peinture et qui ne fera pas murer les fenêtres des ateliers. Et quant aux poètes, ils sont vos cousins, et vous ne dédaignez pas les formes de leur langage et le mécanisme de leurs périodes quand vous voulez faire de l'effet sur les badauds. Vous irez apprendre chez eux la métaphore et la manière de s'en servir. D'ailleurs, le génie du poète est une substance si élastique, si maniable ! c'est comme une feuille de papier blanc, avec laquelle le moindre saltimbanque fait alternativement un bonnet, un coq, un bateau, une fraise, un éventail, un plat à barbe, et dix-huit autres objets différents, à la grande satisfaction des spectateurs. » (VI, 189)

Cette souplesse du génie du poète peut le rendre utile à l'homme politique, qui a besoin de « bardes ». Mais le poète, qui est à la fois un artiste et un philosophe, et qui « dit aux hommes des vérités qui les irritent » parce qu'il voit plus loin que les autres (IX, 253), sait qu'il pourra se libérer et dire ce qu'il a à dire.

A la fin de la lettre VI, le voyageur remercie Everard en lui disant adieu. Il reconnaît sans doute la justesse de ses idées, il l'admire incontestablement, bientôt, nous le savons, il s'engagera et le suivra. Mais il repart, il ne se sent pas assez fort pour subir les attaques et les huées : « et toi, maître, adieu ! sois béni de m'avoir forcé de regarder sans rire la face d'un grand enthousiaste, et de plier le genou devant lui en m'en allant. » (VI, 197)

Suit le magnifique paragraphe sur « la verte Bohême » qui fait écho à la première page de la lettre VI : « Que ne puis-je t'emmener avec moi sur l'aile des vents inconstants, te faire respirer le grand air des solitudes, et t'apprendre le secret des poètes et des Bohémiens ! »

LE VOYAGE

Trop modeste, le voyageur souligne que le voyage permet surtout la connaissance de soi comme il l'explique dans la lettre X (à Herbert) :

« Ne lis jamais mes lettres avec l'intention d'y apprendre la moindre chose certaine sur les objets extérieurs, je vois tout au travers des impressions personnelles. Un voyage n'est pour moi qu'un cours de psychologie et de physiologie dont je suis le sujet, soumis à toutes les épreuves et à toutes les expériences qui me tentent, condamné à subir toute l'adulation et toute la pitié que chacun de nous est forcé de se prodiguer alternativement à soi-même, s'il veut obéir naïvement à la disposition du moment, à l'enthousiasme ou au dégoût de la vie, au caprice du califourchon, à l'influence du sommeil, à la qualité du café dans les auberges, etc,etc. »(X, 271) .

Le voyage est d'abord celui de l'imagination. Le désir naît d'un mot : Bohême (fin de VI) ou Atlas dans la lettre IX, au Malgache :

« Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas ... Ah ! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que cela auprès de l'Atlas ? Je regarde l'horizon, cette patrie des âmes inquiètes, tant de fois interrogée et si vainement possédée ! je ne vois plus que l'espace infranchissable ! [...]Quelles neiges, quels éclatants soleils, quels cèdres bibliques, quels sommets olympiens, quels palmiers, quelles fleurs inconnues tu possèdes ! Ah ! que je te les envie ! » (IX, 255)

Pourtant le voyageur sait que l'homme est perpétuellement insatisfait, ce qui le pousse à écrire cette remarque sur le désir que Proust n'aurait pas désavouée : *« Hélas ! tu es peut-être dans une de ces dispositions de tristesse et de fatigue où rien de ce que l'on possède ne console de ce qu'on voudrait avoir possédé . » (IX,255)* Dans la première lettre, c'est la rencontre avec une jeune femme qui refuse de parler de son pays, le Tyrol, qui fait naître le désir de voir le pays susceptible de provoquer un tel attachement et de tels regrets. De plus, ce nom lui rappelle une romance qui l'avait déjà fait rêver : *« Je vis tout un roman, tout un poème dans la tristesse de cette silencieuse étrangère. Et puis ce Tyrol, si délicatement et si tendrement regretté m'apparut comme une terre enchantée. »(I,48)*

Ce « pays chimérique » peut être atteint aussi grâce à la musique, en particulier celle des symphonies de Beethoven. Quand le jeune soldat républicain a des doutes sur l'action de ses amis ou sur ses compétences dans le domaine politique, il rêve d'autres chimères, celles du voyage vers l'orient : *« je t'en prie, mon cher maître, laisse-moi m'en aller à Stamboul. J'ai affaire par là. Il faut que je passe par Genève, que j'achète un âne pour traverser les montagnes avec mon bagage, et que je remonte la Forêt-Noire pour chercher une plante que le Malgache veut que je lui rapporte. J'ai à Corfou un ami islamite (sic) qui m'a invité à prendre le sorbet dans son jardin. Duteil m'a donné commission de lui acheter une pipe à Alexandrie, et sa femme m'a prié de pousser jusqu'à Alep afin de lui rapporter un châle et un éventail » (VI, 197).* Les bonnes raisons ne manquent donc pas pour s'échapper, car le poète, le « pauvre diseur de métaphores » a besoin de rêver, de contempler, de nourrir son imaginaire.

Le revers de la médaille, ce sont les touristes, *« ces insipides et monotones figures que chaque été ramène et fait pénétrer jusque dans les solitudes les plus saintes, véritable plaie de notre génération, qui a juré de dénaturer par sa présence la physionomie de toutes les contrées du globe, et d'empoisonner toutes les jouissances des promeneurs contemplatifs, par leur oisive inquiétude et leurs sottises questions ».* (I, 56) Ce que dit le voyageur dans la lettre X, à propos des touristes anglais en Suisse est d'autant plus drôle qu'il les oppose à la bande d'échevelés constituée par le voyageur, ses enfants, ses amis : *« Les insulaires d'Albion apportent avec eux un fluide particulier que j'appellerai le fluide britannique et au milieu duquel ils voyagent, aussi peu accessibles à l'atmosphère des régions qu'ils traversent que la souris au centre de la machine pneumatique. [...]pour une Anglaise le vrai but de la vie est de réussir à traverser les régions les plus élevées et les plus orageuses sans avoir un cheveu dérangé à son chignon. [...]Ce n'est pas leur personne, c'est leur garde-robe qui voyage, et l'homme n'est que l'occasion du portemanteau, le véhicule de l'habillement ».* (X , 275)

Enfin, un mystère subsiste : pourquoi, alors que le voyageur se trouve sur l'île de Torcello, la nostalgie de son pays le saisit-elle subitement ?

« L'air était embaumé, et le chant des cigales interrompait seul le silence religieux du matin. J'avais sur la tête le plus beau ciel du monde, à deux pas de moi les meilleurs amis. Je fermai les yeux,

comme je fais souvent, pour résumer les diverses impressions de ma promenade, et me composer une vue générale du paysage que je venais de parcourir. Je ne sais comment, au lieu des lianes, des bosquets et des marbres de Torcello, je vis apparaître des champs aplanis, des arbres souffrants, des buissons poudreux, un ciel gris, une végétation maigre, obstinément tourmentée par le soc et la pioche, des masures hideuses, des palais ridicules, la France en un mot. – Ah ! tu m'appelles donc ! lui dis-je. Je sentis un étrange mouvement de désir et de répugnance. O patrie ! nom mystérieux à qui je n'ai jamais pensé, et qui ne m'offres encore qu'un sens impénétrable ! le souvenir des douleurs passées que tu évoques est-il donc plus doux que le sentiment de la joie ? Pourrais-je t'oublier si je le voulais ? et d'où vient que je ne le veux pas ? » (III,121). Le voyageur oublie peut-être de dire que plus que la terre de ses ancêtres, c'est le lieu où demeurent ses enfants qui l'attire.

Cette réflexion sur la patrie est une transition entre les trois lettres vénitiennes et la suite des lettres ou extraits de lettres aux amis berrichons. Comme nous l'avons vu plus haut, celles-ci sont l'expression de la plus poignante amertume et d'un désespoir réel. Mais elles montrent aussi quelles ont été les consolations trouvées par le voyageur pour sa guérison : l'amitié, la musique, la contemplation de la nature et la foi en une autre vie.

L'AMITIÉ

Être entouré d'amis, les retrouver, est un rêve récurrent pour le voyageur, ainsi qu'il le raconte au début de la lettre II : « *Au commencement de ce rêve, je me vois assis sur une rive déserte, et une barque pleine d'amis qui chantent des airs délicieux, vient à moi sur le fleuve rapide. Ils m'appellent, ils me tendent les bras ...* » (68)

On trouve, dans les *Lettres d'un voyageur*, de très belles évocations des réunions d'amis autour du voyageur. Il évoque avec émotion le souvenir de ces moments partagés, soit à Paris, dans la « mansarde aux rideaux bleus », soit pendant les nuits d'été à la campagne. « *Eh quoi ! n'avons-nous pas passé de belles matinées et de beaux soirs dans ma mansarde aux rideaux bleus, atelier modeste, un peu près des neiges du toit en hiver, un peu réchauffé à la manière des plombs de Venise en été ? Mais qu'importe ? quelques gravures d'après Raphaël, une natte de jonc d'Espagne pour s'étendre, de bonnes pipes, le spirituel petit chat Trozzi, des fleurs, quelques livres choisis, des vers surtout (ô langue des dieux que j'entends aussi et ne puis parler non plus !), n'est-ce pas assez pour un grenier d'artiste ?* » s'interroge le voyageur dans la lettre VII, à Franz Liszt. Dans la lettre X, il insiste sur la sincérité de cette relation entre les amis : « *Ils veulent enfin, ils peuvent, ils osent livrer tout le trésor de leur âme, et n'avoir rien à reprendre les uns aux autres quand le jour bleuâtre nous surprend à table dans la mansarde, et glisse, tendre et timide, un reflet d'azur sur la dorure rougissante des flambeaux expirants ; ou bien, quand à la campagne, assis en plein air, autour des flacons et des fruits, l'aube nous trouve au jardin, en face de la pleine lune, et nous voit rire de sa face pâle qui ressemble à une femme peureuse ou distraite, essayant, mais trop tard, de se retirer décemment chez elle avant l'éclat du soleil.* » (269) Il reproche à Everard d'être trop préoccupé de ses combats et pas assez des joies simples de l'amitié : « *Tu l'as en toi, ce trésor de la bonté, homme trop riche en grandeurs ! partage-le avec nous ; aux heures où tu n'es pas obligé de ceindre la cuirasse et l'épée, oublie un peu le passé et l'avenir. Donne le présent à l'amitié. Il n'y a plus que cela dont je ne puisse pas douter.* » (VI, 178)

Mais le voyageur n'exprime pas seulement la reconnaissance qu'il voue à ses amis qui l'ont sauvé du désespoir. Il explique, dans un court passage de la lettre V, que le spectacle d'une réunion

amicale, comme celui de la nature, sont à l'origine de son désir d'écrire : *« la nature reprend sa beauté accoutumée, et dans le grand salon nos amis m'apparaissent en groupes que je n'avais pas remarqués, et qui me frappent tout à coup, aussi vivement que si j'étais Rembrandt ou seulement Gérard Dow. Il me vient alors un tressaillement intérieur, une sorte de bondissement de l'âme, un désir irréalisable de fixer ces tableaux, une joie de les avoir saisis, un élan du cœur vers ceux qui les forment. »* (153)

Ce « tressaillement intérieur » est celui qui précède la création, c'est celui que ressent Proust lorsqu'il goûte la madeleine trempée dans le thé. Il emploie d'ailleurs le même mot *« je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi »* (*Du côté de chez Swann*). George Sand n'exprime pas le désir d'écrire mais de peindre, de faire des tableaux. Dans une des lettres, elle emploie une curieuse métaphore pour caractériser le discours d'un de ses compagnons de voyage : *« Il parle comme Callot dessine »* (X,269) Certaines pages des *Lettres* sont de véritables tableaux, des morceaux d'anthologie.

LA BEAUTÉ DU MONDE

Le voyageur, séparé de son ami, va lui décrire Venise telle que celui-ci n'a pu la voir, c'est-à-dire au printemps, la nuit, ou en plein été, sous la chaleur de juillet. Voici quelques exemples de ces « tableaux » :

« Mais le printemps ! comme tu dis, qui pourrait résister à la vertu du mois d'avril ? A Venise, mon ami, c'est bien plus vrai. Les pierres même reverdissent ; les grands marécages infects, que fuyaient nos gondoles, il y a deux mois, sont des prairies aquatiques couvertes de cressons, d'algues, de joncs, de glaïeuls, et de mille sortes de mousses marines d'où s'exhale un parfum tout particulier, cher à ceux qui aiment la mer, et où nichent des milliers de goélands, de plongeurs et de canepetières. De grands pétrels rasent incessamment ces prés flottants, où chaque jour le flux et le reflux font passer les flots de l'Adriatique, et apportent des milliers d'insectes, de madrépores et de coquillages ». (II, 72)

Le coucher du soleil et les tableaux imaginaires :

« Le soleil était descendu derrière les monts Vicentins. De grandes nuées violettes traversaient le ciel au-dessus de Venise. La tour de Saint-Marc, les coupoles de Sainte-Marie, et cette pépinière de flèches et de minarets qui s'élèvent de tous les points de la ville se dessinaient en aiguilles noires sur le ton étincelant de l'horizon. Le ciel arrivait, par une admirable dégradation de nuances, du rouge cerise au bleu de smalt ; et l'eau, calme et limpide comme une glace, recevait exactement le reflet de cette immense irisation. Au-dessous de la ville elle avait l'air d'un grand miroir de cuivre rouge. Jamais je n'avais vu Venise si belle et si féérique. [...] Peu à peu les couleurs s'obscurcirent, les contours devinrent plus massifs, les profondeurs plus mystérieuses. Venise prit l'aspect d'une flotte immense, puis d'un bois de hauts cyprès où les canaux s'enfonçaient comme de grands chemins de sable argenté. Ce sont là les instants où j'aime à regarder au loin. Quand les formes s'effacent, quand les objets semblent trembler dans la brume, quand mon imagination peut s'élancer dans un champ immense de conjectures et de caprices, quand je peux, en clignant un peu la paupière, renverser et bouleverser une cité, en faire une forêt, un camp ou un cimetière ; quand je peux métamorphoser en fleuves paisibles les grands chemins blancs de poussière, et en torrents rapides les petits sentiers de sable qui descendent en serpentant sur la sombre verdure des collines ; alors je jouis vraiment de la nature, j'en dispose à mon gré, je règne sur elle, je la traverse d'un regard, je la peuple de mes fantaisies. » (II,72-73)

On remarquera, dans ce dernier extrait, la précision des termes de couleur comme le « bleu de smalt », appelé aussi, c'est une coïncidence amusante, « bleu de Saxe », et qui renvoie aux grands peintres qui l'ont utilisé (Rembrandt, Vermeer, Holbein). Voir, admirer, rêver, créer et transmettre, tel est le rôle essentiel du voyageur, du poète, de l'artiste dans la société.

« La lagune est si calme dans les beaux soirs que les étoiles n'y tremblent pas. Quand on est au milieu, elle est si bleue, si unie, que l'œil ne saisit plus la ligne de l'horizon, et que l'eau et le ciel ne font plus qu'un voile d'azur, où la rêverie se perd et s'endort. L'air est si transparent et si pur que l'on découvre au ciel cinq cent mille fois plus d'étoiles qu'on n'en peut apercevoir dans notre France septentrionale. J'ai vu ici des nuits étoilées au point que le blanc argenté des astres occupait plus de place que le bleu de l'éther dans la voûte du firmament. C'était un semis de diamants qui éclairait presque aussi bien que la lune à Paris. Ce n'est pas que je veuille dire du mal de notre lune, c'est une beauté pâle dont la mélancolie parle peut-être plus à l'intelligence que celle-ci. Les nuits brumeuses de nos tièdes provinces ont des charmes que personne n'a goûtés mieux que moi, et que personne n'a moins envie de renier. Ici, la nature, plus vigoureuse dans son influence, impose peut-être un peu trop de silence à l'esprit. Elle endort la pensée, agite le cœur et domine les sens. Il ne faut guère songer, à moins d'être un homme de génie, à écrire des poèmes durant ces nuits voluptueuses : il faut aimer ou dormir. »
(II,90)

Il y aurait encore une bonne dizaine d'extraits à citer dans les lettres II et III, en particulier ceux qui détaillent les parfums des fleurs de Venise et le chant de ses rossignols. Mais le voyageur est aussi capable de toucher le lecteur en décrivant les Couperies, au bord de l'Indre, entre La Châtre et Briantes :

« La matinée est délicieuse, l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse ; elles étendent dans le vallon leur tapis que blanchit encore la rosée du matin. Les arbres, qui pressent les rives de l'Indre, dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faite. [...] On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol ; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette ; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil. L'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier ... Il me semble que j'écris sur une tablette de métal ardent ... tout s'embrase, tout chante. Les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre ; la cloche de la ville sonne l'Angélus, un paysan qui recèpe sa vigne au-dessus de moi pose ses outils et fait le signe de la croix ... A genoux, Malgache ! où que tu sois, à genoux ! Prie pour ton frère qui prie pour toi. [...] Il doit être huit heures, le soleil est chaud, mais à l'ombre, l'air est encore froid. Me voici au revers du rocher dans le plus profond du ravin. Je suis caché et abrité du vent comme dans une niche. Le soleil réchauffe mes pieds mouillés dans l'herbe. Je les ai posés nus sur la pierre tiède et saine, tandis que je déjeune pythagoriquement avec mon pain et l'eau du joli ruisseau qui chante sous les joncs à côté de moi.

Le sentier là-haut est maintenant couvert de villageois qui vont à la messe. J'attendrai, pour traverser les longues herbes au fond de la vallée, que le bon soleil les ai aspirées. Dans une heure j'y passerai à pied sec. La rivière s'est endormie hors de son lit. Le sentier est noyé sous une nappe d'argent. Nymphes, éveillez-vous, les faunes vont vous surprendre et s'enamourer. » (IX, 255-256)

De tels souvenirs sont une richesse pour le voyageur, la seule peut-être que ses ennemis ne peuvent lui enlever : « *O mes ennemis, vous aurez beau faire, vous ne m'ôterez pas cette matinée de printemps.* » (IX, 257) Cet enthousiasme pour les beautés de la création ne se limite pas aux paysages. Le voyageur y inclut les bêtes. Ce n'est pas avec la précision d'un entomologiste éduqué par son ami Néraud qu'il décrit les formes et les couleurs d'un papillon, c'est encore avec l'œil d'un peintre :

« Le soir, quand le sphinx aux yeux de rubis bourdonne autour des œnothères et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous postions en embuscade pour saisir au passage l'agile mais étourdi buveur d'ambrosie. Rien ne donne l'idée d'un sylphe déguisé allant en conquête, comme un grand sphinx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes mâelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphinx et des noctuelles, et le plumage des oiseaux de nuit. Le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant, de même, quand les sphinx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique tantôt d'un rouge vif, tantôt d'un vert tendre, et tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Je parie, malheureux que tu es, ô ennemi des dieux ! que tu n'as jamais vu un sphinx ocellé ; et cependant nos vignes les voient éclore, ces merveilles de la création qui m'ont toujours semblé trop belles pour ne pas être animées par les esprits de la nuit. Ah ! c'est faute de connaître tout cela, hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. » (VI, 181) Ces « hommes infortunés », que sont les amis républicains, uniquement préoccupés par leurs luttes politiques, ne savent pas regarder ni s'émerveiller.

LA MUSIQUE

Elle tient une grande place dans les Lettres, ne serait-ce que parce que deux d'entre elles sont adressées à des musiciens : Liszt (VII) et Meyerbeer (XI). D'autres compositeurs sont nommés et étudiés : Beethoven (I, II, VII, XI) ; Mozart (le Dies irae, X) ; Berlioz (VI, la Marche au supplice, XI) ; Weber (II) ; Rossini (II).

Elle est présentée comme la plus efficace des consolations dans les moments de spleen, d'où la reconnaissance exprimée par le voyageur quand il s'adresse à Meyerbeer en évoquant le personnage d'Alice dans *Robert le Diable* :

« Il y a deux ans, j'allai, au milieu de l'hiver, passer à la campagne deux des plus tristes mois de ma vie. J'avais le spleen, et dans mes accès, je n'étais pas très loin de la folie. [...] Quand ces crises, suivant la marche connue de toutes les maladies, commençaient à s'éclaircir, j'avais un moyen infaillible de hâter la transition et d'arriver au calme en peu d'instant. C'était de faire asseoir au piano mon neveu, beau jeune homme tout rose, tout frisé, tout sérieux, plein d'une tendre majesté monacale, doué d'un front impassible et d'une santé inaltérable. A un signe qu'il comprenait, il jouait ma chère modulation d'Alice au pied de la croix, image si parfaite et si charmante de la situation de mon âme, de la fin de mon orage et du retour de mon espérance. Que de consolations poétiques et religieuses sont tombées comme une sainte rosée de ces notes suaves et pénétrantes ! Le pinson de mon lilas blanc oubliait aussi le froid de l'hiver, et, rêvant de printemps et d'amour, se mettait à

chanter comme au mois de mai. L'hémérocalle s'entrouvrait sur la cheminée, et, dépliant ses pétales de soie, laissait échapper sur ma tête, au dernier accord, son parfum virginal. [...]Comment ne vous bénirais-je pas, mon cher maître, qui m'avez guéri tant de fois mieux qu'un médecin, car ce fut sans me faire souffrir et sans me demander d'argent ! et comment croirais-je que la musique est un art de pur agrément et de simple spéculation, quand je me souviens d'avoir été plus touché de ses effets et plus convaincu par son éloquence que par tous mes livres de philosophie ? » (XI, 302)

La musique symphonique de Beethoven, en particulier la Symphonie pastorale, demande l'association, dans un orchestre, de musiciens que le voyageur pense liés par l'amitié. Il oppose ce travail en commun à celui de l'écrivain isolé :

« Heureux amis ! que l'art auquel vous vous êtes adonnés est une noble et douce vocation, et que le mien est aride et fâcheux auprès du vôtre ! Il me faut travailler dans le silence et la solitude, tandis que le musicien vit d'accord, de sympathie et d'union avec ses élèves et ses exécutants. La musique s'enseigne, se révèle, se répand, se communique. L'harmonie des sons n'exige-t-elle pas celle des volontés et des sentiments ? Quelle superbe république réalisent cent instrumentistes réunis par un même esprit d'ordre et d'amour pour exécuter la symphonie d'un grand maître ! Quand l'âme de Beethoven plane sur ce chœur sacré, quelle fervente prière s'élève vers Dieu !

Oui, la musique, c'est la prière, c'est la foi, c'est l'amitié, c'est l'association par excellence. » (VII, 199)

On retrouve ici deux thèmes essentiels des *Lettres* : l'amitié et la religion. La musique est présentée comme « *la langue divine perfectionnée* » (VII, 201) et le voyageur va même imaginer que les apôtres chantaient quand ils se trouvaient réunis : « *le besoin d'invoquer tous à la fois les mânes du bien-aimé leur inspirait sans doute la pensée de chanter ; et sans doute aussi le Saint-Esprit qui descendit sur eux en langues de feu et qui leur révéla les choses inconnues, leur avait fait don de cette langue sacrée qui n'appartient qu'aux organisations élues.* » (VII, 200)

Liszt appartenait sans nul doute à ces « organisations » angéliques, ce qui n'empêche pas le voyageur de faire de lui des portraits pleins d'humour quand il s'agit de le décrire à l'aubergiste de Chamonix : « *Blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde, momentanément boiteux, et fredonnant habituellement le Dies irae d'un air agréable.* » (X,274) Dès qu'il touche l'orgue de Mooser, en revanche, c'est un profil de médaille qui se dessine : « *Ce fut seulement lorsque Franz posa librement ses mains sue le clavier, et nous fit entendre un fragment du Dies irae de Mozart, que nous comprîmes la supériorité de l'orgue de Fribourg sur tout ce que nous connaissions de ce genre. [...] Jamais le profil florentin de Franz ne s'était dessiné plus pâle et plus pur, dans une nuée plus sombre de terreurs mystiques et de religieuses tristesses.* » (X,290)

Les pages sur la musique des lettres vénitiennes sont plus originales. Le voyageur y fait une étude poussée des voix des *dilettanti*, ces gondoliers qui chantent en chœur sur les *traghetti* de Venise. Cette observation le conduit à souligner l'importance de l'interprétation et plus particulièrement du choix du tempo :

«Mais ils vont se livrer à la plus innocente de leurs passions, celle de chanter en chœur. Le tenore, qui est en général un gros réjoui, à voix grasse et grêle, commence en fausset du haut de sa tête et du fond de son nez. C'est lui qui, selon leur expression énergique, gante la note et chante seul le premier vers. Peu à peu les autres le suivent, et la basse-taille, plus rauque qu'un bœuf enrhumé, s'empare des trois ou quatre notes dont se compose sa partie, mais qu'elle place toujours bien, et qui certainement sont d'un grand effet. La basse-taille est d'ordinaire un grand jeune homme sec, bronzé,

à physionomie grave et dédaigneuse, un des quatre ou cinq types dont à Venise, comme partout, la population se compose. [...] Toute musique est simplifiée et dépouillée d'ornements par leur procédé, ce qui ne la rend pas plus mauvaise. Ignorants de la musique écrite, ces dilettanti passionnés vont recueillant dans leur mémoire les bribes d'harmonie qu'ils peuvent saisir à la porte des théâtres ou sous les balcons des palais. Ils les cousent à d'autres portions éparses qu'ils possèdent d'ailleurs, et les plus exercés, ceux qui conservent les traditions du chant à plusieurs parties, règlent la mesure de l'ensemble. Cette mesure est un impitoyable adagio, auquel doivent se soumettre les plus brillantes fantaisies de Rossini : et vraiment cela me rangerait presque à l'avis de ceux qui pensent que la musique n'a pas de caractère par elle-même, et se ploie à exprimer toutes les situations et tous les sentiments possibles, selon le mouvement qu'il plaît aux exécutants de lui donner. C'est le champ le plus vaste et le plus libre qui soit ouvert à l'imagination, et, bien plus que le peintre, le musicien crée pour les autres des effets opposés à ceux qu'il a créés pour lui. » (II, 84-85)

Enfin, le voyageur a plusieurs fois l'occasion d'entendre des chants ou de la musique en gondole, au clair de lune. Ce sont les deux chansons qu'interprète Beppa, la sœur du docteur, en italien ou en dialecte vénitien ; c'est la sérénade, payée par un milord « spleenétique », mais dont profitent toutes les gondoles qui le suivent, grâce à l'acoustique bien particulière des canaux :

« J'étais de la plus mauvaise humeur du monde quand nous rencontrâmes, en face de la Salute, une barque qui descendait doucement vers le Grand-Canal en répandant derrière elle, comme un parfum, les sons d'une sérénade délicieuse. [...] La barque mélodieuse se mit à fuir comme si elle eût voulu nous échapper ; mais nous nous élançâmes sur son sillage. On eût dit une troupe de pétrels se disputant à qui saisira le premier une dorade. Nous la pressions de nos proues à grande scies d'acier, qui brillaient au clair de la lune comme les dents embrasées des dragons de l'Arioste. La fugitive se délivra à la manière d'Orphée : quelques accords de la harpe firent tout rentrer dans l'ordre et le silence. Au son des légers arpèges, trois gondoles se rangèrent à chaque flanc de celle qui portait la symphonie, et suivirent l'adagio avec une religieuse lenteur. Les autres restèrent derrière comme un cortège, et ce n'était pas la plus mauvaise place pour entendre. Ce fut un coup d'œil fait pour réaliser les plus beaux rêves, que cette file de gondoles silencieuses qui glissaient doucement sur le large et magnifique canal de Venise. Au son des plus suaves motifs d'Obéron et de Guillaume Tell, chaque ondulation de l'eau, chaque léger bondissement des rames, semblait répondre affectueusement au sentiment de chaque phrase musicale. Les gondoliers, debout sur la poupe, dans leur attitude hardie, se dessinaient dans l'air bleu, comme de légers spectres noirs, derrière les groupes d'amis et d'amants qu'ils conduisaient. La lune s'élevait peu à peu et commençait à montrer sa face curieuse au-dessus des toits ; elle aussi avait l'air d'écouter et d'aimer cette musique. » (II, 93-94)

Ce thème de la barque musicale est annoncé par le rêve récurrent décrit au tout début de la lettre II : « Au commencement de ce rêve, je me vois assis sur une rive déserte, et une barque pleine d'amis qui chantent des airs délicieux, vient à moi sur le fleuve rapide. » (II, 68) Ces amis appellent le voyageur, l'invitent à les rejoindre : « -- Viens donc, me disent-ils ; que fais-tu sur cette triste rive ? viens chanter avec nous. Voici des fleurs, voici des instruments. – Et ils me présentent une harpe d'une forme étrange, et que je n'ai vu que là. Mes doigts semblent y être habitués depuis longtemps ; j'en tire des sons divins et ils m'écoutent avec attendrissement. »

Leurs chants, leurs paroles n'appartiennent pas à une langue connue, mais le voyageur les comprend parfaitement bien qu'il ne puisse les retenir. Malgré cela, il est conscient de leur exceptionnelle beauté et du bonheur qu'ils lui procurent, un peu comme les auditeurs des chorales

d'enfants d'Etienne Perruchon qui chantent en dogorien, langue inventée. Le voyageur s'interroge sur ces amis : « *Sont-ce les âmes des morts qui m'apparaissent ? Sont-ce les spectres de ceux que je n'aime plus ? Sont-ce les formes confuses où mon cœur doit puiser de nouvelles adorations ? Sont-ce seulement des couleurs mêlées sur une palette, par mon imagination qui travaille encore dans le repos des nuits ?* » (II,69) Il ne peut donner de réponse à ces questions mais il est certain de les reconnaître, de les retrouver. Le pays où ils veulent entraîner le voyageur est un paradis et la musique y tient la première place.

LA RELIGION

La foi est essentielle. Le voyageur condamne l'athéisme à plusieurs reprises et G. Sand le condamne dans sa Préface : « *Les oppresseurs sont athées ; l'oppression et l'athéisme ne font que tuer* » (Préface, 40). A Venise, le voyageur et ses amis, dont un abbé, voient un Turc en prière. Il les gêne pour aborder et le gondolier est prêt à le pousser sans ménagements. Le curé l'en empêche : « *Laisse-le, dit l'abbé ; celui-là aussi est un croyant* » (III, 112) A la surprise du voyageur, l'abbé explique quel sens il donne aux mythes religieux : « *Qu'importe [...] que la madone s'appelle Marie ou Phingari [nom grec de la lune] ? La vierge mère de la Divinité, c'est toujours la même pensée allégorique, c'est la foi qui donne naissance à tous les cultes et à toutes les vertus.* » (III, 113) Il faut dire que cet abbé a une conception de la foi très libre, très nouvelle, en accord avec les idées de Lamennais, « l'ennemi du pape ». Voici les vers qu'il écrit sur le méridien du couvent des Arméniens : « *La foi est devenue ce que Jésus a voulu qu'elle fût : un espoir offert aux âmes libres, et non un joug imposé par les puissants et les riches de la terre. Restez en paix, mes frères, Dieu n'épouse pas les querelles du pape* ». (109) Le voyageur a lu Lamennais, lui aussi, et sa foi en a été affermie. Comme le pape a interdit cette lecture, le voyageur a un moment de découragement : « *le Monde se meurt, et les religions s'en vont.* » (105)

Beppa, la sœur du docteur, critique non pas la religion des Turcs, mais l'organisation de leur société : « *pour moi, je n'aime pas les Turcs, non parce qu'ils adorent la lune, mais parce qu'ils tiennent les femmes dans l'esclavage. – Sans compter qu'ils coupent la tête à leurs esclaves, dit Catullo d'un air indigné.* » (113) L'histoire racontée à la suite de cet échange par le docteur montre le refus du blasphème par les autorités de Venise, cinquante ans auparavant. Un Turc, dérangé dans sa prière par les moqueries de quelques garnements, tue l'un d'eux. Le sénat décide qu'il a exercé une vengeance légitime.

La foi doit répondre au besoin d'espérance et de justice. Le voyageur, malgré ses doutes et ses errements, est persuadé qu'il ne sera pas condamné le jour du Jugement dernier. Les hommes de pouvoir, ceux qui auront asservi les hommes, qui les auront trompés, eux, le seront, bien qu'ils aient été considérés comme de « grands hommes » par certains.

On retrouve, dans les *Lettres*, l'idée platonicienne de réminiscence. L'âme existait avant la naissance, et elle fonde sa rêverie sur de ce qu'elle a connu dans son existence antérieure :

« *O verte Bohême ! patrie fantastique des âmes sans ambition et sans entraves, je vais donc te revoir. J'ai erré souvent dans tes montagnes et voltigé sur la cime de tes sapins, je m'en souviens fort bien, quoique je ne fusse pas encore né parmi les hommes, et mon malheur est venu de n'avoir pu t'oublier en vivant ici.* » (VI, 198)

ATELIER DE LECTURES SANDIENNES DU 5 DÉCEMBRE 2016

Le rêve de la barque musicale pleine d'amis exprime la même idée, à savoir que l'âme a connu une autre contrée, d'autres personnes, qu'elle a parlé une autre langue dans laquelle elle portait un autre nom que son nom terrestre. Elle en a la nostalgie et elle essaie d'en trouver l'équivalent dans sa vie ici-bas.

La religion catholique est critiquée dans la personne du pape ; le protestantisme l'est aussi ; il est présenté comme « *une foi déjà aussi vieille et aussi mourante que la nôtre* » (XI, 294) Reste le désir d'une religion nouvelle et universelle fondée sur les enseignements de l'Évangile, telle que la présente Lamennais dans le livre condamné par le pape.

Les douze lettres composent un livre d'une grande richesse thématique et esthétique. Il confirme le talent d'épistolière de l'écrivain et annonce ses qualités d'autobiographe. Certains thèmes, certaines images se retrouveront dans ses grands romans ainsi que de nombreuses idées sociales, religieuses ou philosophiques. Il annonce aussi, jusque dans le choix des mots, les écrits de Baudelaire. Il ne manque pas d'humour ni de fantaisie. Et quelle belle invitation au voyage ! Contrairement à ce que veut faire croire le voyageur, les renseignements qu'il donne sur la vie à Venise, sur le travail des moines dans le couvent des Arméniens pour sauver leur histoire, leur langue et leur culture, sur les mœurs des gondoliers, ou sur la façon d'empêcher le gel des pommes de terre dans les Alpes, sont précis et riches d'enseignement.

Danièle Le Chevalier